

# Quand Disney censure ses classiques

Il n'y aura plus de nains dans la version 2023 de « Blanche-Neige ». Mais les gens de petites tailles ne sont pas les seuls à réclamer des comptes...



WILLIAM BOURTON

« Une putain d'histoire arriérée où sept nains vivent ensemble dans une grotte... » Fin janvier, le sang de Peter Dinklage, le comédien de petite taille qui a notamment incarné Tyrion Lannister dans la série *Game of Thrones*, ne fit qu'un tour à l'annonce du remake de *Blanche-Neige*, avec des acteurs en chair et en os.

« Pour éviter de renforcer les stéréotypes du film d'animation original, nous adoptons une approche différente avec ces sept personnages et avons consulté des membres de la communauté du nanisme », déclarèrent aussitôt les studios Disney pour éteindre le bad buzz. Et d'expliquer dans un communiqué que, dans le long-métrage attendu en salle l'an prochain, Prof, Timide, Dormeur, Atchoum, Grincheux, Joyeux et Simplet seront purement et simplement remplacés par « des créatures magiques ».

Chez Disney, le politiquement correct est devenu une religion d'Etat. Ainsi, l'été dernier, le manège Jungle Cruise, une des attractions phares du parc Disneyland de Los Angeles depuis 1955, a été entièrement repensé afin d'effacer « les représentations racistes, inexactes et blessantes » des peuples autochtones africains. En clair, finis les féroces guerriers noirs agitant la lance : place à des chimpanzés dans diverses postures comiques. Mais peut-on im-

punément se moquer des primates à l'heure où l'antisépécisme – cette éthique qui place tous les êtres vivants sur un plan d'égalité – gagne chaque jour des adeptes ?

L'affaire est plus sérieuse, voire touchy, qu'on pourrait le penser ; la stratégie commerciale consistant à adapter « live » leurs grands classiques de l'animation – *Les 101 Dalmatiens*, *Mulan*, *Aladdin*... – suscite de nombreuses prises de tête chez les lointains successeurs d'Oncle Walt.

## Un système de domination

Sans surprise, plus l'œuvre originale est ancienne, plus elle risque d'être « datée », au sens d'« accuser fâcheusement son caractère vieilli et démodé » (Larousse). Des histoires vieilles, démodées, mais aussi, souvent, devenues « politiquement incorrectes ». C'est peu dire qu'en matière de sexe et de genre, d'éthnies, de coutumes, de religions, de classes sociales, de différences, mais aussi en termes d'appropriation culturelle, de rapports au passé, à la nature, à la voiture, à l'alcool, au tabac, etc., certaines représentations communes du XX<sup>e</sup> siècle sont désormais jugées par d'aucun(e)s comme péjoratives, offensantes, voire inadmissibles.

Antonio Gramsci parlait d'« hégémonie culturelle » pour qualifier le rôle que les pratiques quotidiennes, mais aussi les images et les croyances collectives, jouent dans l'établissement des systèmes de domination. Pour contrer

cet insidieux formatage des esprits, c'est-à-dire pour tordre le bâton dans l'autre sens, le théoricien marxiste italien préconisait une « guerre de position » : une guerre culturelle contre les valeurs (bourgeoises en son temps) qui se présentent comme évidentes, naturelles ou normales. Pour ce faire, il prescrivait d'infiltrer prioritairement les médias, les organisations éducatives (l'école) et les institutions culturelles.

Que l'industrie cinématographique américaine ait largement contribué à imprimer une certaine vision du monde dans l'inconscient collectif occidental ne fait guère de doute. Pas étonnant dès lors qu'au-delà de l'exigence légitime de respect de chacun, différents groupes de pression passent au peigne fin les vieux dessins animés et y dénoncent les représentations « datées » (lire plus haut). Car, comme l'a écrit Neal Gabler, un des biographes de Disney, par l'immense popularité de ses personnages, le père de Mickey a, plus que quiconque à Hollywood, « contribué à établir la culture populaire des Etats-Unis comme la culture dominante dans le monde entier » (*Walt Disney. The Triumph of the American Imagination*, Aurum Press, 2007).

A titre d'illustration, on trouvera ci-dessous un petit florilège de critiques adressées à une série de classiques que la plupart d'entre nous ont, sans doute, bu comme du petit-lait dans leur enfance.

Dans la future version « live » de *Blanche-Neige*, les sept nains seront remplacés par « des créatures magiques ». © DR.

## Pocahontas (1995)



A sa sortie, *Pocahontas* fut parfois salué comme une tentative louable des studios Disney pour présenter la culture amérindienne dans son authenticité, mais aussi l'attitude prédatrice des colons anglais. Sauf que les faits historiques dont s'inspire le dessin animé furent loin d'être ce conte de fées multiculturel qui romantise le personnage de la princesse algonquienne – qui, selon certains historiens, aurait en réalité été kidnappée – et en fait une caricature de la « bonne Indienne » admirant l'homme blanc, sa culture et le christianisme.

## Aladdin (1992)



Les studios Disney furent accusés d'appropriation culturelle et de caractérisations douteuses du Moyen-Orient. Les paroles originales de la chanson *Arabian Nights* (« Ils te coupent l'oreille s'ils n'aiment pas ton visage / C'est barbare, mais bon, là, c'est comme ça ») furent en outre jugées racistes. « Caractériser une région entière avec ce genre de bigoterie ironique, surtout dans un film destiné aux enfants, frise la barbarie », trancha *The New York Times* au moment de la sortie du film...

## Pinocchio (1940)



Certains voient l'adaptation du conte de Carlo Collodi (1883) à la sauce Disney comme une propagande pour l'autorité paternelle absolue, avec culpabilisation et violence psychologique envers l'enfant qui s'amuse, qui n'obéit pas et qui remet en cause le monde des adultes. Et puis, c'est presque un détail, mais Pinocchio boit et fume des cigares à l'écran et voit cela comme une forme de récompense... même si ces écarts le rendent finalement malade. Bref, « la prochaine fois, écoute ton père, petit con ! »

## Dumbo (1941)



Lors de ses pérégrinations, l'éléphant volant croise un groupe de corbeaux hâbleurs qui se targuent d'avoir « tout vu ». Certains y voient une caricature des Afro-Américains, notamment en raison de leur utilisation du « jive talk », ce parler argotique des ghettos noirs, souvent moqué. De plus, un de ces volatiles s'appelle Dandy « Jim » Crow, référence aux lois racistes et ségrégationnistes du sud des Etats-Unis qui ont perduré jusqu'à la moitié des années 60. *Last but not least*, dans la version originale, c'est un acteur blanc (Cliff Edwards) qui donne leur voix « petit nègre » aux corbeaux.

## Peter Pan (1953)



Les Indiens du Pays imaginaire menacent de brûler vifs les enfants Darling si la fille du chef, kidnappée par le Capitaine Crochet, n'est pas réapparue avant le coucher du soleil. Heureusement, Peter Pan la sauve, et tout se termine par une grande fête. Comme dans la plupart des westerns de l'époque, les Amérindiens sont présentés comme des êtres frustes, cruels, mais prompts à célébrer la bravoure des Blancs. Vue en 2022, l'histoire pêche par ailleurs par « appropriation culturelle ». Ainsi, Peter Pan porte la coiffe de chef comme une parure de carnaval alors qu'il s'agit d'un objet sacré, chaque plume d'aigle symbolisant un acte exceptionnel commis par son possesseur.

## La Belle au bois dormant (1959)



Un des reproches récurrents adressés à *La Belle au bois dormant*, mais aussi à *Blanche-Neige*, à *Cendrillon* ou à *La petite sirène*, c'est la « culture princesse » et son chapelet de clichés et de vaines attentes – la beauté parfaite, les jolies robes, le beau château, le prince charmant, etc. – que ces contes de fées perpétuent auprès des petites filles. Dans *La Belle au bois dormant*, comme dans *Blanche-Neige* du reste, le prince est par ailleurs accusé d'embrasser Aurore sans son consentement – puisqu'elle est plongée dans le coma. D'aucuns rétorqueront que par cet acte il l'a ramenée à la vie mais, en vérité, cet argument du « c'était pour son bien (et elle a aimé ça) » ne fait que l'enfoncer.

## Les Aristochats (1970)



Après avoir recueilli Duchesse et ses chatons, Thomas O'Malley donne, en leur honneur, un concert de jazz endiablé dans sa masure. Parmi les musiciens, il y a Shun Gon, un chat chinois qui joue du piano avec des baguettes de son pays mais qui, selon certains, par son attitude et son accent, perpétue les représentations stéréotypées de la culture asiatique. C'est peu de chose par rapport aux siamois Si et Am dans *La Belle et le clochard*, qui provoquent sournoisement mille et un dégâts puis laissent accuser la pauvre Lady. Bref, le prototype des « Jaunes fourbes et cruels » qui fit florès au lendemain de Pearl Harbor.